Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 2

Artikel: Le feuilleton : le voyageur sentimental ou : Ma promenade à Yverdon : (suite)
Autor: Vernes, M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-217741

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

paroi de rocher se dresse et, sous cette paroi, on aperçoit une grotte profonde et basse pareille à la gueule énorme d'un léviathan. Assis sur les blocs de pierre qui gardent l'entrée, on voit l'eau sortir de la montagne et remplir le bassin naturel que forme cette gueule semi-circulaire et profonde de deux mètres environ. Après quoi elle s'échappe, claire, limpide et bruyante, comme un torrent qui se hâte vers la plaine. Mais soudain la pente se casse. C'est le vide. Alors toute la masse liquide s'élance et tombe d'une hauteur de vingt mètres pour rebondir, sur les pierres polies, en nuages de vapeur sur lesquels on voit briller l'arc-en-ciel. Des panaches d'écume sautent par dessus les blocs ou les troncs d'arbres déchaussés, pareils à ces poissons de mer qui jouent dans la tempête. Peu à peu, cependant, cette eau reprend son cours, baignant des parterres de pervenches rouges et des racines tordues de frênes. Au sortir de la forêt, c'est une succession de petites cascades dans les prés à l'herbe haute puis, après avoir baigné les murs de quelques vieilles demeures de la Mothe, le torrent se jette dans l'Arnon qui l'engloutit.

Quand vient la sécheresse, quand la belle cascade a depuis longtemps disparu, on peut pénétrer dans l'intérieur de la montagne, soit par le grand, soit par le petit Fontanay. Comme les grottes de Covatannaz, le Fontanay est un long couloir irrégulier, dans lequel il faut ramper à certains endroits. A certaines places, le couloir s'élargit ; il y a, ça et là, des flaques d'eau et la fraîcheur humide vous saisit. Des chauves-souris peuplent ces lieux déserts et vous frôlent silencieusement au passage, étonnées, dans ces solitudes, d'être dérangées par des hôtes inattendus. Puis c'est un véritable labyrinthe de couloirs étroits, de boyaux de traverse où l'on risque de se perdre et où les aspérités de la roche rendent la marche difficile. Les grottes du Fontanay ont été plusieurs fois explorées. Mais seuls, peut-être, ceux qui les ont visitées l'automne dernier, ont pu pénétrer aussi profondément dans la montagne. Ils se sont enfoncés jusqu'à plus de deux kilomètres pour découvrir, à l'extrémité du dernier couloir, une vaste chambre lacustre où les parois du rocher sont lisses, et où il y a un petit lac en miniature, pièce d'eau de ving-cinq à trente mètres carrés de surface dont le rivage est presque plat et dont un épais limon forme la grève.

(A suivre.) *Jean des Sapins.*

Enfants terribles. — Maman, tu as quelques cheveux blancs. D'où est-ce que ça vient ?

— Cela vient de ce que les enfants font du chagrin à leurs parents...

— Ben, alors, petit'mère, ce que tu dois en faire du chagrin à grand'maman.

LE COSTUME VAUDOIS

Mme Widmer-Curtat a fait tout récemment une conférence fort intéressante sur le costume vaudois.

Après avoir entretenu ses auditeurs du but de l'Association des Vaudoises, qui cherchent à réacclimater le costume national et à lutter par là même contre les excès d'un luxe de mauvais goût et une soumission déraisonnable aux commandements de la mode, elle a fait une intéressante étude des transformations de notre costume à travers les âges. Celui que le Comité de l'Association adopta en 1916 est d'une élégance et d'une sobriété parfaites : jupe sombre froncée à la taille, tablier de couleur, corsage noir, fichu blanc attaché par une broche, et manche du même tissu, serrée au coude par un étroit poignet que ferme un couple de boutons de strass réunis par une chaîne d'argent, coiffe de taffetas garnie de dentelle véritable, légèrement gommée pour que son maintien forme autour du visage comme une auréole; voici la description charmante qu'on nous en fit, et que le zèle et le goût de nos jeunes filles nous a fait connaître depuis longtemps aux jours de réjouissance publique ou de fête de bienfaisance.

Le costume vaudois se distingue, parmi tous ceux de Suisse, avec celui d'Argovie, par son extrême simplicité. Et nous en sommes redevables (à quelque chose malheur est bon), à ces Messieurs de Berne, dont les édits somptuaires, égrenés de 1536 à 1700 et quelque, luttèrent dans le pays de Vaud contre les étoffes de soie et de velours, les garnitures intempestives, et tout ce qu'ils estimaient n'être pas « du pays ».

Le mouvement des Vaudoises prend un essor réjouissant. Il est suivi déjà dans les cantons de Neuchâtel, Fribourg et Genève; on prévoit même une association nationale qui réunira dans toute la Suisse, celles que le goût et le patriotisme incitent à remettre en honneur le costume de leurs grands-mères.

S. F.-C.

INSOMNIE

Je ne veux point vous entretenir ici des insomnies de gens gravement malades ou des malheureuses victimes de la neurasthénie, non; tout simplement de celles qui guettent une fois ou l'autre le plus robuste,, le meilleur dormeur d'entre nous.

Certain soir, vous sentant fatigué, las, énervé, vous êtes persuadé que, sitôt la tête sur l'oreiller, vous tomberez dans un sommeil réparateur.

Tout est arrangé pour cela : chambre spacieuse, ni trop chaude, ni trop froide, lit mœlleux soigneusement « bassiné ».

La maison est calme; les bruits extérieurs cessent, les lumières s'éteignent, le moment est choisi pour se laisser emporter par Morphée dissimulé quelque part dans les plis des rideaux.

Un quart d'heure se passe, la première demie sonne à la pendule, le sommeil ne vient pas ! Que se passe-t-il donc ? Auriez-vous pris avant de vous coucher un picotin trop copieux, un vin trop généreux ?

En ce cas, un bon moyen consiste à occuper son esprit d'une manière quelconque, ceci pour oublier la fuite du temps et éviter l'énervement.

Il y a des personnes qui s'astreignent à faire des alculs, à répéter la table du livret, à réciter des fables ou des versets du catéchisme.

Si le résultat est nul, alors c'est grave ! Autour de vous les meubles craquent à intervalles réguliers; bien vite on y voit de sinistres présages et les idées noires ne tardent pas à assaillir les cerveaux.

On pense aux gens malades, aux parents morts, aux enfants à l'étranger. S'ils étaient souffrants ! Voilà quinze jours sans nouvelles.

Et puis, soudain, il revient en mémoire un tas de petites dettes non acquittées : l'impôt communal, le combustible, le loyer !

Pour finir, l'on se croit réellement indisposé : l'estomac vous semble de plomb, la respiration s'embarrasse, des « vapeurs » vous abattent, le cœur se met à galopper; bref, vous prenez la décision de consulter demain.

Sait-on jamais à quoi l'on s'expose en ne soignant pas ces premiers malaises ?

Et tandis que vous vous tournez dans votre lit, de gauche à droite, de droite à gauche, sans trouver de repos, vous entendez votre voisin ou votre voisine de chambre qui dort du sommeil du juste en ronflant de toutes ses forces. Vous en concevez une jalousie féroce, malgré votre mépris pour cette habitude ou cette infirmité, comme vous voudrez.

De guerre lasse, vous allumez, prenez un livre ou un journal; mais les caractères dansent devant vos yeux clignotants. Mieux vaut faire un suprême effort ! Cette fois-ci, le sommeil daigne enfin venir. Ah ! bien oui ! Au moment où tout doucement un bien-être ineffable s'empare de votre corps rompu de fatigue... une pierre énorme vous tombe sur le crâne; vous vous engagez dans un couloir qui se rétrécit, puis vous étouffe, vous tombez dans l'eau, ou un cheval, un taureau furieux se précipite sur vous, à moins qu'un voleur ne s'introduise dans votre maison. Des sons inarticulés sortent de votre gorge; vous vous éveillez haletant, oppressé par l'horreur du cauchemar.

Et quand l'aube vient suspendre aux fenêtres ses rideaux gris, vous vous endormez jusqu'à l'heure du lever qui déjà s'annonce toute proche.

Aussi, après une nuit d'insomnie est-on rarement de bonne humeur !

Le proverbe qui dit : « La nuit porte conseil » n'est plus vrai du tout lorsque la nuit fut blanche.

(Journal d'Yverdon.) VIDI.

Question. — Savez-vous quelle différence il y a entre la « Dame blanche » et mes affaires ? demandait un monsieur, l'autre jour, à l'un de ses amis.

— Pas du tout !

— Eh bien, mon cher, c'est que la « Dame blanche » vous regarde et que mes affaires ne vous regardent pas.

AU CONTEUR VAUDOIS

Cela vous intéressera peut-être de savoir que, dans ma première enfance, j'ai entendu chanter plusieurs fois la complainte sur la « chute de Berne » que vous publiez dans votre numéro du 6 janvier.

A vrai dire, je ne pourrais affirmer qu'on la chantât tout entière. D'un si lointain passé (quelque 60 ans) une seule strophe avait persisté dans ma mémoire et ne se rattachait plus à rien. C'est celle qui commence :

Berne, tu fais la difficile, tu as grand tort.

Au dernier vers on disait :

Te briseront, t'écraseront sans te faire de grâce.

Certains même croyaient renforcer l'idée en disant *t'acraseront.*

Les temps ont passé; nul ne songe plus à écraser Berne; ce n'était d'ailleurs qu'une chanson. Mais aussi si quelque nouveau J.-F. Naegli s'avisait d'imiter le geste de son aïeul de 1536, nos canonniers, nos « bombardiers » se trouveraient au poste.

Ne le croyez-vous pas ? *Samin.*

COMPLAINTE DU MUSICIEN

Ecoutez la complainte
D'un pauvre musicien
Qui parlera sans feinte
A ses concitoyens
De ce qui porte atteinte
A ses droits et son bien !
Il motive sa plainte
En dénonçant l'impôt,
Mis sur les pianos !

L'an dernier nos édiles,
Pour trouver de l'argent,
Ont, à l'Hôtel de ville
discuté longuement
De façon fort subtile,
Et voté brusquement
Un arrêt imbécile !
Je parle de l'impôt
Mis sur les pianos !

Voilà donc la musique
Mise à ban de nos jours !
Ce décret illogique,
Entre nous est un « four »
Dans une république,
C'est pourquoi sans détour
Je dis quil est inique !
Faut saboter l'impôt
Mis sur les pianos !

Ah ! Messieurs les légistes
Montrez-vous bienveillants,
Et pour que les artistes
— Qui sont de bonnes gens —
Ne soient pas sur les listes
De tous les mécontents,
Otez ce vilain kyste
En abrogeant l'impôt
Mis sur les pianos !

Louise Chatelan-Roulet.

LE VOYAGEUR SENTIMENTAL OU MA PROMENADE A YVERDON

(Suite.)

Les quinze sous.

Ce curé défroqué me rappela ce qui m'était arrivé avec quelques-uns de ses confrères. Il faut, lecteur, que je vous le raconte.

Le hasard me fit un jour dîner chez le curé, qui traitait tous ceux des villages voisins. Le dîner fini, ils m'accompagnèrent et m'entreprirent sur la controverse. Je leur poussai quelques arguments qui les échauffèrent. Tout à coup l'un d'eux, de l'air d'un homme qui va terrasser son adversaire, prononça cette vigoureuse apostrophe :

— Votre Calvin, quel nom lui donnerez-vous, quand vous saurez qu'il doit encore quinze sous aux descendants d'un aubergiste d'Annecy, qui les avait écrits sur son livre de notes, d'où ils n'ont point été effacés ? C'est un fait qu'il ne tient qu'à vous de vérifier, et dont on ne lavera jamais la mémoire de ce prétendu réformateur.

Tous les curés, triomphants, applaudirent, pleinement convaincus que les quinze sous de Calvin faisaient pencher la balance du côté du catholicisme.

Je ne voulus point répondre à ce terrible argument, de crainte d'émouvoir trop fortement leur bile théologique, et de m'attirer quelque mauvaise affaire en Savoie. Me tenant pour vaincu, ils ne cessaient de me railler sur Calvin; mais dès que nous eûmes touché terre protestante :

— Messieurs, connaissez-vous l'auberge où Calvin fit cette dette ?

— Sans doute, répondit l'argumentateur, chacun la connaît, car je la montre à tout le monde.

— Eh bien ! voilà les quinze sous, avec les intérêts, et qu'il n'en soit plus parlé !

Après les avoir quittés, j'arrivai chez la jeune marquise de T..., femme du bon ton, bien vive, bien sémillante, tenant à ses opinions comme à ses modes, chargeant de son salut un confesseur qui devait la trouver trop jolie pour le sien.

Mon histoire l'amusât, quoiqu'elle fût catholique.

— Nos curés sont très plaisants; mais avouez aussi que, dans votre religion, vous avez des idées bien singulières; vous croyez, par exemple, manger... ah ! ah ! ah ! ah !

— Comment donc, madame ! c'est vous qui êtes dans cette opinion, et non pas moi.

— Point du tout, monsieur, c'est bien vous qui le croyez : m'imputez pas de pareilles...

Le confesseur entra dans cet instant.

— Mon révérend père, que vous venez à propos ! Imaginez que monsieur ose me soutenir que c'est moi qui crois manger !...

— Oui, madame, certainement, c'est vous qui le croyez.

— Ah ! monsieur, me dit la marquise, oui, c'est moi qui le crois; je vous fais un million d'excuses.

— Madame, cela n'en vaut pas la peine... et je me retirai.

L'aimable enfant.

Bon Dieu ! qu'allais-je faire ! j'allais oublier Henri, mon cher Henri, à qui je viens d'envoyer un petit habit complet de dragon. Ah ! maître Cukin, je ne vous eusse jamais pardonné cet oubli !

Etant descendu de son siège, avant d'entrer à Orbe, j'entendis :

— Prenez, mon cher Picard, prenez, je vous en prie; il m'en reste plus qu'à vous.

Je me retourne et je vois un soldat invalide, à qui un enfant offrait quelques sous. Le soldat les refusait, et le caressait comme s'il les eût acceptés. Tout à coup je vois l'enfant s'éloigner d'un air satisfait. Je m'approche :

— Mon ami, à qui appartient cet enfant ?

— Ah ! monsieur, c'est bien le plus brave petit cœur... Dans un temps j'ai secouru sa mère; depuis qu'elle est morte, ce pauvre petit Henri fait des messages dans une maison où on l'a pris par pitié, et, se souvenant de ce que j'ai fait pour sa mère, il m'apporte toujours la moitié du peu qu'on lui donne chaque semaine... et encore aujourd'hui la moitié de ses étrennes... Le pauvre enfant ! je ne l'ai pas acceptée.

Henri sautait à quelques pas de là, et voulant franchir un fossé, resta dedans. Son ami le soldat, quoique vieux et estropié d'une jambe, s'avança du mieux qu'il put pour le secourir, et tomba. Henri, que je tirai promptement du fossé, ne fut pas plus tôt debout, qu'il courut vers le soldat pour lui prêter ses petits secours. Le soldat s'était blessé et, en se frottant la jambe :

— Mon cher Henri, t'es-tu fait mal ?

— Et vous, papa ?

Je pris Henri dans mes bras; il était si intéressant !

— Vous aimez bien ce soldat, mon petit ami ?

— Oh, oui, c'est mon second papa, depuis que ma mère est loin.

Le pauvre enfant ne savait pas ce que c'était que la mort.

— Il m'a semblé que vous lui donniez de l'argent ?

— Oh ! non, je badinais.

— Ne mentez pas, mon cher ami; j'ai vu que vous lui en donniez, et je vais lui dire...

— S'il vous plaît, monsieur, reprit-il tout bas, s'il vous plaît, ne lui dites rien; il ne le voulait pas; je l'ai glissé dans sa poche.

Chez un enfant pauvre, les ingénieux artifices de la charité la plus délicate; et chez tant d'hommes riches, les subterfuges les plus grossiers pour se soustraire à la douce bienfaisance !

Le ruban.

A mon premier passage à Orbe, avant de me séparer de Rose, j'avais acheté un ruban pour lui offrir.

— Rose, souvenez-vous de moi toutes les fois que vous en parerez votre tête.

— Monsieur... (abaissant ses doux regards et faisant la plus jolie révérance...) je n'ai pas coutume d'accepter...

— Prenez, ma fille, dit le père, ce sont des étrennes.

Nous étions au dernier de décembre.

Rose prit le ruban tout à coup... Hélas ! ce n'était pas pour moi qu'elle l'acceptait, c'était pour le jour de l'an !... Je le plaçai sur son chapeau; elle m'en parut plus jolie; je me sentis plus ému, et j'attribuai au ruban ce qui était l'effet d'une plus grande attention à sa figure, et du plaisir que je goûtais à lui voir quelque chose de moi.

Que vis-je à mon retour ! le ruban à la boutonnière d'un jeune paysan, assis très près de Rose au coin du foyer de l'auberge. Je compris à l'instant pourquoi Rose l'avait si subitement accepté. Je lui jetai un regard qui disait :

(A suivre.) M. VERNES.

BIBLIOGRAPHIE

MADEMOISELLE ALINE

C'est une pièce vaudoise en 1 acte — 4 personnages (1 homme et 3 femmes) — de Mme Matter-Estoppey. En vente chez l'auteur, à Montreux.

Une charmante saynète, facile à jouer, très jolie à la fois et très touchante, n'exigeant ni costumes ni décors spéciaux — du théâtre de chez nous, vraiment, sans banalité, sans bouffonnerie et sans plaisanteries grossières — l'image réelle de la vie telle qu'elle est, avec ses déceptions et ses joies; la glorification du sacrifice et du renoncement : voilà « Mademoiselle Aline ». Et cela condensé en un seul acte, rehaussé par des chœurs bien appropriés, écrit très finement, dans un style sobre et expressif.

L'action en est des plus simples et d'une inspiration délicate. Quoi de plus triste que la destinée de cette femme dont la vie a été toute de dévouement ! C'est vécu, douloureux; « Mademoiselle Aline » émeut profondément. Toutefois, l'auteur qui a construit cet acte avec tendresse, n'a pas oublié d'y apporter une note gaie, et a créé à cet effet le personnage comique de « Maria » la lessiveuse, bonne grosse femme à l'accent du terroir.

Ajoutons que « Mademoiselle Aline » qui a été jouée à Montreux, y a fait quatre salles combles.

Et voici, du reste, à titre d'échantillon, la scène VII de cette saynète :

Scène VII.

(Aline, gouvernante de M. Paul Dupuis, juge de paix, veuf depuis huit ans, a voué tous ses soins et donné tous son cœur aux trois enfants de son maître. Maria, lessiveuse, voudrait bien savoir quels sont les projets et les sentiments de l'un et de l'autre...

Aline (entrant). — Votre souper est prêt, Monsieur.

Paul. — Bon, j'y vais.

Aline. — Voulez-vous que je l'apporte ici ?

Paul. — Non, non, j'irai manger à la cuisine. (A Maria) Au revoir Maria.

Maria (essuyant ses mains à son tablier). — Eh bien, au revoir, Monsieur, bonne conservation. (Paul sort).

Aline. — Je vais vite vous régler, Maria. (Sortant un billet de 5 francs de sa bourse). Voilà.

Maria. — Mais, c'est trop, je veux vous rendre.

Aline. — Laissez, ça va bien comme ça. Vous faites toujours une forte journée. Ce qui est juste est juste.

Maria. — En tous cas, merci beaucoup. Je veux attendre que Monsieur ait fini de souper et j'irai vous relaver ces quelques briques; ce sera autant de fait pour demain.

Aline. — Oh, merci, je voulais bien le faire.

Maria. — Mais, puisque je suis là. Et puis, ça vous va tant bien de faire la dame.

Aline (souriant). — Merci. (Silence — un temps).

Maria (s'asseyant). — Il fait bon s'asseoir un moment quand même.

Aline. — Oui, vous devez être fatiguée.

Maria. — Oh, je suis habituée. Les fauteuils ne me voient pas tant souvent, moins que les seilles. (Elle rit — un temps). Vous ne savez pas que le Louis se remarie ?

Aline. — Quel Louis ?

Maria. — Le frère au préfet, celui qui est veuf depuis cinq ans.

Aline. — Je ne le connais pas. Qui épouse-t-il ?

Maria. — Une gamine, je crois qu'elle a communié ia y a deux ans. Je vous demande un peu, quand on a des enfants.

Aline. — Eh bien, elle s'y mettra. Les enfants, c'est si facile de les aimer.

Maria. — Oh, tout le monde n'est pas comme vous. Cette jeune fille verra ce que c'est que d'en marier trois du coup. Quand les gens ont des sous, on passe sur bien des choses. (Silence — un temps).

Aline. — Et, qui a soigné ces enfants jusqu'à maintenant ?

Maria. — Quels enfants ? Ah, ceux au Louis ? Eh bien, justement, c'était une belle-sœur à lui, une sœur à sa femme. Les gens pensaient qu'il la marierait, mais ouah, il a fallu qu'il prenne cette gamine. Oh, elle n'est pas contente.

Aline. — Qui ?

Maria. — Mais la belle-sœur.

Aline. — Oh, je pense que ça lui fait de la peine de quitter ces petits.

Maria. — Oh, ça lui fait encore plus de peine de quitter le gros. C'est comme je disais à son mari : « Les hommes sont tant bêtes ! » (On entend des pas). Eh, monteh, voilà monsieur ! (d'une voix pateline). Je suis encore là, Monsieur Dupuis, vous allez croire que je veux coucher chez vous.

RÉCRÉATIONS

Voici les solutions aux questions posées dans le No 50 du « Conteur Vaudois » :

1. Mot carré :

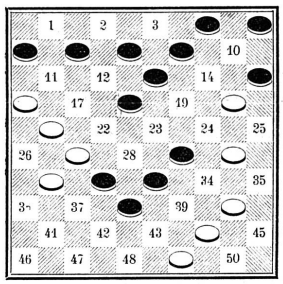
U N I
N I D
I D A

2. Métagramme : Bise, Mise, Lise, Sise, Vise.

Nous avons reçu 26 réponses justes aux deux questions. Par tirage au sort, les deux primes sont échues à M. Chollet, postes, Maracon et M. Chevalier, à Ependes.

JEU DE DAMES

NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et gagnent.

MOTS CARRES

D'aspect rébarbatif, austère,
Ils sont deux en tout sur la terre,
Jumeaux, pareils, quoiqu'opposés ;
Onc, en leur gîte solitaire,
Pieds humains ne se sont posés. —
Prêter une oreille attentive —
On ne tirait jadis, dit-on,
D'or ou d'argent un riche ton. —
Dans un trio de sœurs, sœur à demi captive,
Elle n'a pour tout bien que sa harpe plaintive.

Les réponses seront admises jusqu'au 27 janvier. Deux primes seront tirées au sort.

Royal Biograph. — Au programme de cette semaine deux films de tout premier ordre : « Le Porion », splendide drame de la mine, en 4 actes. « Le Porion » n'est autre que le courageux contremaître Michel qui, par son dévouement, réussit à sauver une trentaine de mineurs. Puis, « A l'Assaut des Alpes en Skis », un merveilleux film documentaire d'audace et de témérité, en 2 parties tout simplement remarquables. Tous les amis de la montagne voudront voir cette merveille. Dimanche 14, deux matinées, à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Noblesse
vermouth délicieux
SE BOIT GLACE G.162 L

Rédaction : Julien Monnet et Victor Favrat.
J. Monnet, édit. resp.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.